



Cahiers d'Asie centrale

13/14 | 2004

Gestion de l'indépendance et legs soviétique en Asie centrale

Les descendants de saints en Asie centrale : élite religieuse ou nationale ?

Sergej Abašin

Traducteur : Alié Akimova



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/368>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 215-229

ISBN : 2-7449-0444-9

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Sergej Abašin, « Les descendants de saints en Asie centrale : élite religieuse ou nationale ? », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 13/14 | 2004, mis en ligne le 23 avril 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/368>

Les descendants de saints en Asie centrale : élite religieuse ou nationale ?

L'élite des États centrasiatiques est aujourd'hui constituée d'une multitude de groupes distincts, dont certains sont apparus à l'époque contemporaine. L'origine d'une importante part de l'élite reste cependant étroitement liée à la période soviétique : le pouvoir est actuellement entre les mains d'anciens fonctionnaires soviétiques qui, lors de la chute de l'Union en 1991, ont su garder le contrôle de leur république. Ce n'est qu'au Tadjikistan qu'un gouvernement s'est formé plus tardivement, en 1997, au terme de la guerre civile, malgré un soubassement soviétique là aussi perceptible. Tous ces fonctionnaires ont été cooptés, à un niveau plus ou moins élevé, par l'école de la nomenklatura, tous ont appris à respecter les solidarités de corporation et les règles d'une administration autoritaire. Si la vieille génération de l'élite soviétique arrive au terme de sa carrière, nombre de ses successeurs sont eux aussi marqués par les structures étatiques soviétiques telles le komsomol. Les représentants de cette génération sont souvent issus de clans puissants dotés d'un capital politique, culturel et symbolique établi depuis plusieurs générations. La structure de l'élite centrasiatique restera ainsi longtemps encore déterminée par l'*habitus* soviétique.

L'élite soviétique en Asie centrale n'était pas homogène mais était au contraire composée de différents groupes, chacun ayant sa place, ses ressources et sa trajectoire de formation propre. Après la chute du système soviétique, ces groupes ont été confrontés à des situations différentes – favorables ou non – et ont dû soit s'adapter aux nouvelles "règles du jeu" post-soviétique soit se voir marginalisés. Nous analyserons dans cet article le destin de l'un de ces groupes, à ce jour peu étudié. Tout chercheur s'intéressant à l'histoire et à la culture de l'Asie centrale aura en effet noté que la racine "hodja" apparaît dans les noms de plusieurs représentants de l'élite locale, surtout sous sa forme de Hodžaev. Ce titre spécifie l'appartenance à une couche sociale de "descendants de saints" tels le Prophète Mahomet ou d'autres personnalités réelles ou mythiques de l'histoire musulmane. D'autres titres comme *sejid* (*saïd*), *išan* (*ešon*), *tura*, *emir*, etc., peuvent également se retrouver dans des

noms et des prénoms, et spécifier eux aussi l'appartenance à cette couche de descendants de saints¹, tout comme, dans certaines régions d'Asie centrale, le titre *khan* (*khon*) peut être ajouté à certains prénoms masculins pour signaler la noblesse ancienne de la famille².

I. Les hodja en Asie centrale pré-soviétique

Avant la conquête russe, l'origine sacrée des hodja leur conférait des fonctions importantes au sein de la société. Ils servaient d'intermédiaires entre différents groupes sociaux, communautés et tribus, les "descendants de saints" se plaçant au-dessus des structures tribales et communautaires. Les hodja constituaient donc l'un des groupes les plus puissants de l'élite locale sur lesquels les souverains s'appuyaient pour lutter contre les chefs tribaux. Néanmoins, libres de tout engagement tribal, ils pouvaient également s'opposer au pouvoir suprême. Les hodja fournissaient juristes et juges, occupaient des postes héréditaires au sein des hautes instances administratives, militaires et diplomatiques et dans l'enseignement. En tant que grands propriétaires fonciers et commerçants, ils assuraient également des fonctions économiques importantes : leur statut leur permettait de traverser des territoires occupés par des peuples en guerre sans risquer d'être tués ou pillés. Ils revêtaient un rôle tout aussi important dans la culture des terres, organisaient les déplacements de population et géraient les travaux d'irrigation. Savants, historiens, médecins, philosophes et poètes furent en grand nombre issus de "descendants de saints". Enfin, ce groupe a été étroitement lié aux confréries soufies, leurs chefs étant généralement des hodja.

L'appartenance à cette classe de "saints" devint, du XVII^e au XIX^e siècle, une sorte d'instrument de légitimation du pouvoir. Nombre d'individus n'ont pas hésité à falsifier leurs généalogies afin de se réclamer de cette filiation et profiter de l'ascension sociale qui lui était liée. La fabrication de généalogies de saints devint alors courante.³ On sait par exemple que les souverains de Boukhara, de Kokand et de Khiva, d'origines "noires", c'est-à-dire illégitimes au sein de la noblesse tribale ouzbèke, se sont proclamés au XIX^e siècle "*sejid*" après avoir corrigé leurs généalogies et épousé des femmes de familles "*sejid*" reconnues. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, alors que la majeure partie de l'Asie centrale était annexée à l'Empire russe et que le monde musulman entrait dans une phase de modernisation, les "descendants de saints" centrasiatiques ont connu une période de restructuration identitaire, passant d'une dominante religieuse à une dominante nationale.

Les théories du nationalisme actuelles postulent que l'élaboration des identifications nationales modernes s'accompagne de l'effacement ou de la recomposition des anciennes différences sociales. En étudiant les transformations subies par les sociétés musulmanes, E. Gellner affirme ainsi que « les technologies militaires, de communication et de transport à la disposition des États coloniaux et post-coloniaux ont finalement miné et détruit l'autonomie

des communautés rurales autogérées. » La pratique confessionnelle a été également modifiée tandis que l'adoration des saints a en partie été abandonnée : « Quand les gendarmes annihilent toute tentative du clan de défendre son pâturage, quelle utilité revêt un saint vivant qui autrefois, dans une situation semblable, jouait le rôle d'intermédiaire entre les clans ? »⁴

Au cours de la seconde moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle, le pouvoir tsariste a déployé de gros efforts afin de faire disparaître la couche sociale des "descendants de saints". La conquête de l'Asie centrale par les Russes et l'instauration d'un gouvernement non musulman les ont progressivement évincés des positions centrales qu'ils occupaient jusque-là dans la société. Le pouvoir pétersbourgeois n'a accordé aucun statut officiel à la noblesse locale, ébranlant ainsi l'ancien statut des "descendants de saints". Plusieurs fonctions qui assuraient leurs revenus ont été supprimées. En outre, ceux-ci ont été, au sein d'une société centrasiatique en voie de transformation, l'objet de critiques fondées sur des motifs d'injustice sociale et religieuse (déformation de l'islam). Cependant, la théorie de Gellner n'est pas applicable de manière unilatérale à l'Asie centrale puisque ce groupe de "descendants de saints", malgré son nationalisme et son fondamentalisme religieux, n'a pas été dissous par la modernité mais a au contraire préservé, dans une certaine mesure, ses positions privilégiées.

Comment expliquer cette déviation de la logique de modernisation ? Ce phénomène est probablement lié au fait que la modernisation de la société centrasiatique ainsi que sa "nationalisation" ont été soumises à des influences extérieures alors que la région n'était pas encore réceptive aux éléments modernes de l'idée nationale. Dans la société traditionnelle, les structures politiques, sociales et économiques qui auraient pu former les groupes ou les couches censées véhiculer un nationalisme et s'opposer à l'ancienne élite musulmane étaient encore trop faibles.

La société centrasiatique en phase de modernisation avait besoin de gens mobiles, instruits et informés, détachés des intérêts tribaux et capables de nouer toutes sortes de contacts sociaux. Dans les autres régions de l'Empire, de tels éléments étaient formés en Russie ou en Europe, avaient longtemps vécu en métropole dans un milieu culturel différent du leur et reçu une instruction européenne. De tels individus étaient rares en Asie centrale coloniale. Les "descendants de saints" répondaient alors mieux que d'autres, socialement et psychologiquement, aux exigences de l'époque. Ceux-ci avaient en effet acquis au fil des siècles un *habitus* qui leur a permis de s'adapter rapidement aux bouleversements radicaux de cette époque et d'y occuper des positions clefs. Les hodja, plus instruits, mobiles et communicatifs que la majorité de la population rurale, ont ainsi su s'insérer plus facilement et rapidement dans un contexte d'évolution globale.

Paradoxalement, alors que les saints et le culte des saints étaient critiqués comme stigmates d'arriération, le fer de lance de cette critique était précisément constitué de "descendants de saints". Ainsi, plusieurs djadides célèbres

tels que Mahmud-hodža Behbudi, Munavvar-qori Abdurašidhonov ou Ubajdulla Asadullahodžaev étaient hodja. Ce rôle de nationalistes modernes leur convenait d'autant plus que les hodja étaient, comme nous l'avons déjà mentionné, traditionnellement hors de toute relation locale et identitaire⁵. Autrement dit, la modernisation de la société et le rejet des valeurs traditionnelles s'opéraient précisément par l'intermédiaire des anciens éléments traditionnels et symboliques. Les "descendants de saints", tout en rejetant leur statut spécifique, le reconstruisaient sous l'apparence de la nouvelle élite nationale tissée d'éléments traditionnels. En adaptant son code de conduite aux critères culturels ambiants et en conférant un sens moderne à son ancienne prédestination, l'ancienne élite religieuse a donc su conserver son statut. Ainsi, les "descendants de saints" sont devenus partie prenante des élites nationales en construction, ont pu préserver leur identité spécifique et chercher à en tirer profit.

II. Les hodja en Asie centrale soviétique

L'époque soviétique, qui a fait de l'athéisme un élément fondateur de l'idéologie officielle, a contraint les "descendants de saints" à accélérer la reconversion de leur capital symbolique et social en un nouveau, celui de l'instruction, de la culture et de la politique. Leur identité a alors revêtu une expression culturelle et ethnique plus nuancée, de manière à mieux s'inscrire dans la conscience nationale élaborée à l'époque soviétique.

Le pouvoir communiste a d'abord cherché le soutien de l'élite locale en l'attirant dans ses rangs : les hautes sphères du pouvoir des nouvelles républiques centrasiatiques se composaient alors presque entièrement de "descendants de saints". Ainsi Usmon Hodžaev (Usmon-hodža Pulathodžaev) devient en 1920 le premier Président du Comité exécutif de la République de Boukhara et rejoindra plus tard le camp des adversaires des Bolcheviks. Son frère Ata (Ataulla) Hodžaev fut quelque temps ministre des Affaires étrangères ; Sattar Hodžaev sera quant à lui ministre des Finances. Fajzulla Hodžaev, originaire de Boukhara, dirigea le gouvernement de la République de Boukhara puis celui d'Ouzbékistan. Il est souvent dit que ce dernier était originaire d'une famille d'un riche commerçant ouzbek (plus rarement, tadjik)⁶, il est cependant beaucoup plus rare que son appartenance aux hodja soit mentionnée alors qu'elle a très probablement constitué un élément indispensable à son ascension politique, à son autorité et à l'élaboration de son réseau de relations dans la société boukhariote. Les hautes instances du pouvoir de la République du Turkestan comptaient également des membres de cette classe de saints, tels Sul-ton-hodža Kasimhodžaev, membre du Comité exécutif du Turkestan, Nizomiddin Hodžaev, vice-président du Comité exécutif du Turkestan et Président du Comité révolutionnaire de Ferghana, Sa'dulla Tursunhodžaev, commissaire aux Affaires des nationalités du Turkestan, etc. Abdulla Abdurahmanhodžaev fut quelque temps Président du gouvernement

de la République du Khorezm. De nombreux autres exemples sont recensés, une part considérable des autorités à tous les niveaux du pouvoir portant le nom de Hodžaev.⁷

L'union entre les Bolcheviks et les ressortissants de l'ancienne élite n'a cependant pas duré. Dans la seconde moitié des années 1930, l'ancienne élite au service du pouvoir soviétique, des plus hauts fonctionnaires, dont Fajzulla Hodžaev en personne, aux petits chefs de districts et d'arrondissements, est réprimée. Le milieu intellectuel centrasiatique, majoritairement constitué de "descendants de saints" est purgé. Parallèlement, le clergé musulman, qui appartenait lui aussi aux familles de saints, est réprimé ; de nombreuses figures sont fusillées ou déportées, d'autres se réfugient à l'étranger ou se cachent en reniant leur vie passée et en dissimulant leur origine. Pourtant, la politique du pouvoir soviétique dans les années 1930 ne fut pas menée contre les "descendants de saints" en tant que classe sociale et, malgré ces épisodes difficiles, ceux-ci purent maintenir leur position au sein de l'élite. Certains représentants des "os blancs" (d'origine noble, descendants de saints) épargnés par les répressions ont en effet préservé leurs positions traditionnelles familiales et claniques dans la sphère religieuse, par exemple au sein de l'organisme officiel qu'était la Direction spirituelle des musulmans d'Asie centrale et du Kazakhstan.

Depuis sa création en 1943, la Direction a été dirigée par le mufti Babahan Išan, à qui son fils et petit-fils ont succédé. Tous appartenaient à une famille noble hodja de Tachkent connue depuis le XIX^e siècle. Aux yeux des musulmans de la région, les membres de la famille Babahanov étaient perçus non seulement comme des Ouzbeks mais également comme des "descendants de saints", cette dernière origine les plaçant alors au-dessus de toute différenciation nationale⁸. Tous les *qaziyat*, *i.e.* les sections républicaines de la Direction spirituelle, ont également été dirigés par des "descendants de saints". Ainsi, vers la fin des années 1980, le responsable du *qaziyat* du Tadjikistan était Hodži Akbar Turažon-zoda, tandis que son père Išan Turažon et son frère Sejid Nuriddin Turažon-zoda appartenaient au Conseil des oulémas. Sejid Abdullo Nuri, Sejid Ašraf Abdalahad-zoda, Muhammad Sejid Ahmad-zoda, Habibullo Azamhon-zoda étaient également membres de ce Conseil⁹. Le leader des musulmans du Turkménistan vers la fin des années 1980, Nasrulla Ibadullaev, était lui aussi un hodja d'origine ouzbèke, dont un parent, Sejid Abdulla Ibadullaev, était imam dans la ville de Tašauz. Le chef du *qaziyat* kirghiz était là encore un hodja d'origine ouzbèke, Ūsuphon Šakirov.

L'espace religieux autorisé par l'État était toutefois étroit et ne pouvait offrir une place à tous les "descendants de saints"¹⁰. Le clergé non officiel dans sa majorité était lui aussi composé de ces classes privilégiées et symboliquement fortes. Une partie importante d'entre eux a également été impliquée dans les domaines culturels, éducatifs, scientifiques et médicaux. En Ouzbékistan ou au Tadjikistan par exemple, 50 % des docteurs en sciences sont, à l'époque soviétique, d'origine noble ou "sainte". Selon un sondage

que nous avons mené en 1998, 10 académiciens sur 28 et 4 membres-correspondants sur 46 de l'Académie des sciences du Tadjikistan étaient des "descendants de saints". Ulmas Mirsaidov, Président de l'Académie des Sciences, et son prédécesseur Sobit Negmatullaev, seraient également d'origine hodja.

Une partie des "descendants de saints" occupait des postes dans les structures gouvernementales, bien que les personnes issues de familles à référence religieuse aient été limitées dans leurs activités politiques. La personnalité la plus connue de ce milieu fut Inom Usmanhodžaev : à la tête du pouvoir local dans la région de Namangan puis dans celle d'Andijan, il devient Président du présidium du Soviet Suprême d'Ouzbékistan en 1978, puis succède en 1983 à Charaf Rachidov, décédé, au poste de Premier Secrétaire du Parti communiste d'Ouzbékistan. Il occupera cette fonction jusqu'à son arrestation pour corruption en 1988. Son père Buzuruk-hodža Usmanhodžaev, surnommé Išanbuva, lutta contre les Basmatchis, dirigea la région de Ferghana et deviendra le président de la Direction de l'exploitation du Grand Canal de Ferghana.

Parmi les personnalités moins connues, on citera Mirzamahmud Musahonov, qui fut de 1965 à 1970 vice-président du Conseil des ministres d'Ouzbékistan puis occupa le poste de Premier Secrétaire du comité régional du Parti communiste de Tachkent. Son père, Mirzarahmat Musahonov, était parmi les premiers révolutionnaires ouzbeks et fut Commissaire à l'Intérieur pour la République du Turkestan en 1923-1924. Asadulla Hodžaev fut quant à lui successivement, entre 1960 et 1970, secrétaire du comité régional du Parti communiste de Samarkand, de Namangan et de Tachkent. Azizhon Kaūmov, dont l'arrière-grand-père Abdurahim-mirza était scribe-secrétaire à la cour du khan de Kokand, occupa le poste de ministre de la Culture et sera Président du Comité de cinématographie de l'Ouzbékistan. Cette liste est loin d'être exhaustive. L'histoire de chaque famille hodja au XX^e siècle mériterait en effet d'être étudiée. Comment *l'habitus* acquis autrefois a-t-il aidé les "descendants de saints" à s'adapter à une société en cours de modernisation ? Quelles relations sociales et quels fondements culturels ont permis à cette élite de préserver ses anciennes positions ? Comment s'est déroulé le processus de transformation de l'identité religieuse en une identité nationale ?

Nous évoquerons brièvement l'histoire d'une famille hodja de Tachkent dont le récit a été publié en ouzbek en 2003 dans un livre intitulé *Histoire d'une famille [Bir avlod qissasi]*. Si ce livre s'inscrit dans le genre traditionnel centrasiatique d'hagiographie de tel ou tel saint musulman, son contenu s'en distingue cependant. Il débute par une introduction d'O. Šarafuddinov, héros d'Ouzbékistan, qui, dès la première phrase, inscrit le récit dans un contexte avant tout national. Il remplace par exemple, de manière inconsciente, la formule consacrée, « Au nom d'Allah miséricordieux », qui devrait traditionnellement ouvrir un tel livre, par la phrase « Le peuple ouzbek est un peuple talentueux ». Cette substitution est caractéristique de l'ensemble du texte : les auteurs ne sont évidemment ni athées ni blasphémateurs, mais les termes religieux, bien que présents dans le texte, gardent un rôle secondaire. L'adoration

de Dieu qui est censée caractériser le saint est remplacée par l'idée de servir l'État et le peuple ouzbek : les membres de familles hodja consacraient leur vie au bien de l'État et, ouvertement ou plus discrètement, se seraient efforcés de travailler à la prospérité, voire à l'indépendance de leur pays. Aux miracles et exploits qui constituent la spécificité du personnage décrété "saint" succède donc l'ascension dans les sphères scientifique et administrative, les auteurs énumérant les postes occupés et les décorations reçues par les "descendants de saints".

Le livre contient tous les événements-clefs constitutifs de la mémoire nationale contemporaine des Ouzbeks : les répressions des années 1920-1930, la Seconde Guerre mondiale, le tremblement de terre de Tachkent en 1966, l'accession à l'indépendance en 1991, etc. L'histoire est jonchée de personnalités du passé récent et du présent de l'Ouzbékistan, telles que les hommes politiques Usmon Ūsupov, Charaf Rachidov, Islam Karimov, l'écrivain Gafur Gulâm ainsi que de nombreuses autres personnalités connues des lecteurs auxquels ce livre est adressé. Cette œuvre est également empreinte de mythologie. Les récits de famille alternent avec ceux de vie de Timour et des Timourides, tout comme aux récits de vie des saints étaient habituellement ajoutés des récits de soufis et d'autres saints. Ce parallèle n'est pas fortuit : aujourd'hui en Ouzbékistan, l'époque timouride est appréhendée comme le "siècle d'or" de l'état ouzbek. La référence historique revêt ainsi une signification nationale.

Pourtant, malgré la prédominance du thème national, une identité spécifique aux "os blancs" subsiste dans la conscience ouzbek. Les auteurs du livre indiquent ainsi les spécificités, souvent dépourvues de fondement religieux, qui distinguent ces personnages. Les auteurs n'hésitent pas à souligner les origines arabes de leurs personnages et à se référer au Prophète ou à des saints célèbres, même s'ils le font sous la forme de légendes. L'histoire de la famille commence par l'ancêtre Mahmud-hodža-išan (on mentionne également son père, Hamid-hodža, et son grand-père, Ahmad-hodža) qui a vécu à Tachkent, à la fin du XIX^e siècle, dans le quartier Išan-guzar. Il eut un fils, Agzam-hodža. Malgré l'absence de récits confirmant la religiosité des descendants de Mahmud-hodža-išan ou les faveurs qu'ils recevraient de forces divines, les titres "sejid", "hodja" et "khan" sont ajoutés aux prénoms des représentants de cette famille afin de préciser leur statut particulier. Cette insistance est évidemment volontaire car pendant un certain temps, les titres ont été tenus secrets (on trouve une allusion au fait qu'à l'époque soviétique, quelques-uns des membres de la famille portaient le seul nom d'Agzamov)¹¹.

La famille décrite dans ce livre est animée, tout au long de son histoire, par deux motivations caractéristiques de la couche sociale hodja. La première consiste à acquérir une instruction et à accéder à une profession intellectuelle et socialement prestigieuse. Au début du livre, les auteurs insistent sur le fait que les enfants, ayant étudié le Coran et les *hadis*, étaient élevés dans l'esprit de la foi et du dévouement à leur clan, esprit dans lequel n'était accordée

aucune place au sentiment de cupidité et d'enrichissement¹². Ainsi, les enfants d'Agzam-hodža – lui-même travaillait dans les années 1920-1930 à la milice puis fut tué au front – ont reçu une éducation supérieure en médecine ou en sciences.

Anvarhon, l'un des personnages centraux du livre, est le deuxième des cinq fils d'Agzam-hodža. Il entre à l'Institut juridique puis fait ses études à la faculté de droit de l'Université de Moscou, soutient une thèse de doctorat et devient professeur. En 1971, il est nommé doyen de la faculté de droit de l'Université de Tachkent, puis recteur de l'Institut juridique en 1990, fonction considérée comme l'apogée de sa carrière et le plus grand prestige de sa famille. Son frère aîné Sajdzim (Sejid-Azim) fit ses études à l'Institut de médecine et travailla à la Direction de la santé publique à Andijan. Un de leurs frères, Erkinhon, suivit une formation de prothésiste dentaire puis travailla à Andijan ; cependant, sur l'insistance de ses frères (les paroles de ses aînés ayant force de loi¹³), il poursuivit des études supérieures pour devenir docteur en radiologie et occuper un poste de vice-doyen à l'Institut de médecine à Moscou. Invoquant la morale, les auteurs racontent l'histoire de Talaathon, fils du troisième des cinq frères de Sajdolim (Sejd-Olim). Celui-ci voulait devenir mathématicien mais sa famille le poussa à faire des études de médecine. Transparaît ainsi dans l'ouvrage la noblesse conférée à la mission de soigner les gens¹⁴. Il était par ailleurs souvent dit aux enfants que « le cadet se doit de suivre l'exemple de l'aîné et devenir un homme instruit. »¹⁵

La seconde motivation spécifique à cette famille est le strict respect des traditions du mariage, qui consistent à choisir les fiancés dans des milieux d'origine noble. Ainsi, Agzam-hodža épousa Mukkaramhon, dont la mère était la sœur cadette du célèbre Bobohon-qori¹⁶. Sa fille aînée, Humajrahon, épousa Sajdgani (Sejid-Gani) Oripov, tué au front, et leur fille, médecin, se maria avec un hodja. Sajdzim épousa Margubahon, dont le père Nazirhon-qori était « un homme instruit (...), de prestance, vénérable, et appartenait à une ancienne famille cultivée ». ¹⁷ Les auteurs font un récit détaillé de cette famille, dont le statut social est aussi important que celui des enfants d'Agzam-hodža. Ainsi, le frère de Margubahon, Zamonhon, étudia à Moscou à l'Institut de chimie et de construction mécanique. Il travailla dans l'aéronautique, occupa le poste de chef de la section du Comité de la planification de l'Ouzbékistan, pour devenir successivement Directeur de l'usine n° 132 et Directeur de l'usine de construction mécanique textile à Tachkent. La sœur de Margubahon, Matlubahon, se maria avec Tuhvathon, issu d'une famille dite noble (son père s'appelait Šarifhon-qozi¹⁸), dont la sœur, Ma'amurahon, a épousé Anvarhon. Erkinhon épousa quant à lui Zarifahon, diplômée de l'École Polytechnique et originaire d'une famille noble (*tagli-tougli*) : son père Išan-Bobohon Islamov, proche des djadides, avait été emprisonné en 1937¹⁹. Les auteurs mentionnent que lorsque Bobohon maria sa fille, il affirma bien connaître Mahmud-hodža et Agzam-hodža et savoir qu'ils étaient issus d'une famille noble et honorable. Tulkinhon épousa Dilbarhon,

diplômée en médecine et également d'origine noble (son grand-père s'appelaient Madžidhon-aksakal), tandis que l'une de ses filles Hajriniso (la tante de Dilbarhon) étudia en Allemagne dans les années 1920 et travailla au Comité central du Parti à Moscou ; elle fut ensuite emprisonnée et fusillée²⁰.

Il est intéressant de constater que, pour ses enfants, Anvarhon n'a pas suivi à la lettre le principe d'endogamie, en partie remplacé par des unions entre élites. Sa fille Sajdahon, qui a elle aussi fait des études de médecine, a par exemple épousé Ališerdžon, fils du Président de l'Académie des Sciences d'Ouzbékistan Obid Sadykov et de la nièce d'Usmon Ūsupov, Premier secrétaire du Parti communiste d'Ouzbékistan. Selon certaines sources, Ališer n'appartiendrait pas aux hodja (rien n'est cependant mentionné à ce sujet), mais ses enfants ont acquis les titres de "khon" et "sejid" et sont donc devenus nobles. Le fils d'Anvarhon, Ališerhon, se maria quant à lui avec la fille du philosophe Dunanbek Ganiev, fils du célèbre réalisateur Nabi Ganiev²¹. Seul Šavkathon, un autre fils, "respecta les traditions" et épousa la fille de l'orientaliste Uzbekhon Rustamov, ses fils acquérant alors le droit au titre de hodja.

On mentionnera donc la corrélation complexe entre l'ancien *habitus* de cette famille de hodja de Tachkent, leurs relations sociales et le nouveau capital acquis à l'époque soviétique. D'un côté, les "descendants de saints" se sont appuyés sur leurs réseaux relationnels et leurs traditions familiales pour "servir leur peuple", occuper des positions prestigieuses dans la société et n'ont pas hésité, pour ce faire, à sacrifier leur identité religieuse. D'autre part, leurs statuts et positions sociales, au travers desquels ils se déclaraient "représentants de l'identité nationale" et de "l'élite intellectuelle", leur permit, à l'époque post-soviétique, de réactualiser encore une fois leurs origines afin de légitimer leurs positions dans la nouvelle société centrasiatique.

III. Les hodja en Asie centrale post-soviétique

La position privilégiée des "descendants de saints" s'est en effet renforcée à l'époque post-soviétique, ou tout au moins est-elle devenue publique et légitime. Ceci s'explique tout d'abord par la réhabilitation de l'identité religieuse et nationale, conçue comme une "renaissance" des anciens mythes et traditions, y compris ceux concernant les généalogies familiales. En 1991, les républiques d'Asie centrale se sont mises en quête de nouveaux "héros" nationaux distincts de l'époque soviétique et les ont trouvés parmi des personnalités historiques, y compris religieuses, dont la plupart sont issues de saints. De nombreux livres et articles de journaux leur sont aujourd'hui consacrés. Les rues des villes ont pris le nom de personnalités musulmanes considérées, dans un passé encore récent, comme "réactionnaires" et "fanatiques". Chaque année ou presque est célébré l'anniversaire de tel ou tel soufi ou théologien. Par conséquent, leurs vrais ou faux descendants hodja ont pu utiliser leurs origines, ou plus précisément les légendes qui leur sont liées, pour susciter l'intérêt, acquérir des ressources financières étatiques ou pri-

vées et obtenir un statut social prestigieux. Les motifs religieux se sont donc insérés dans le tissu de l'idéologie nationale et ne semblent plus aujourd'hui qu'un élément parmi d'autres du cadre d'identification nationale.

Plusieurs représentants de "descendants de saints" ont repris des activités politiques tout en conservant leur statut religieux : certains anciens serviteurs non officiels du culte ont par exemple essayé d'appuyer l'idée d'une revanche anti-communiste, d'anciens membres du personnel de la Direction spirituelle se sont placés à la tête de l'opposition islamiste, d'autres enfin se sont impliqués dans la vie politique en qualité de leaders nationaux, voire nationalistes. Ce phénomène est tout particulièrement perceptible au Tadjikistan. Dans cette république, l'opposition est en effet majoritairement représentée par les ressortissants de "descendants de saints" : Sejid Abdullo Nuri, président du Mouvement de la Renaissance islamique et chef de l'ancienne opposition pendant la guerre civile ; Muhammad Šarif Himmat-zoda, président du Parti de la renaissance islamique, etc. La personnalité la plus importante de l'opposition tadjike est Akbar Kahharov, plus connu sous le nom de Turadžon-zoda, son titre de famille²² (son grand-père Išan Abdulkarim, était originaire de Samarkand). Il fut à la tête du *qaziyat* tadjik de 1988 à 1993, puis, accusé de "wahhabisme" pendant la guerre civile, il dut fuir le Tadjikistan pour l'Iran. Après la réconciliation entre le pouvoir et l'opposition, il a été nommé vice-Premier ministre du gouvernement tadjik et peu ont aujourd'hui en mémoire son passé "religieux".

Au Tadjikistan, outre l'opposition islamique, quelques groupements politiques, parfois appelés "troisième force", ont pris place sur la scène publique, comme par exemple le Mouvement pour le renouveau national du Tadjikistan, dirigé par Abdumalik Abdullažonov, un hodja originaire de Tachkent et ex-premier ministre de la république. On mentionnera également les groupes politiques et économiques liés au hodja Sajfiddin Turaev, originaire d'Ura-Tûba et à la tête du Congrès des peuples du Tadjikistan. Parmi les membres du "clan de Koulâb" actuellement au pouvoir, on citera un certain nombre de "descendants de saints" tels Sejid-Amir Zuhurov, chef du Comité de la sécurité nationale puis vice-Premier ministre de la république ; Sejid-Anvar Komilov, chef du Comité des gardes-frontières, ou encore Isatullo Haëev, ex-président du Conseil des ministres du Tadjikistan soviétique et vice-Premier ministre sous Emomali Rakhmonov. Selon certaines rumeurs, le président de la république lui-même serait d'origine hodja, un cas qui révèle, mais sous une forme dénaturée, le fonctionnement de l'ancien mécanisme : le pouvoir, la richesse et la réussite sociale ne pourraient s'expliquer uniquement par le succès personnel mais seraient nécessairement corollaires d'une certaine force sacrée accessible uniquement aux descendants de saints musulmans²³.

En Ouzbékistan, où la vie politique n'est pas accessible au grand public, très peu d'informations sont fournies sur les personnalités-clefs présentes dans les structures étatiques du pays. Pourtant, là aussi, les hodja jouent un rôle non négligeable. Dans les années 1990, on comptait par exemple, au sein

des structures étatiques du pays Bahodir Išanov, ex-président du tribunal constitutionnel ; Sajdahror (Sejid-Ahrar) Gulâmov, ministre de l'Éducation supérieure ; Zaynuddin Mirhodžaev, ex-président de la Banque nationale ; Botir Hodžaev, ex-président du Comité fiscal puis Président du Comité d'architecture et de construction, etc. On ajoutera à cette liste le nom d'Ališer Azizhodžaev, ancien vice-ministre qui, après une courte période de disgrâce, est devenu recteur de l'Académie de construction de l'État près le Président d'Ouzbékistan. Il est parfois considéré comme le principal idéologue du nouvel État. En 2004, Šavkat Mirziâev, ancien chef des régions de Jizzak et de Tachkent, est devenu chef du gouvernement du pays. Le titre "mir" qui apparaît dans son nom indique probablement l'origine noble du favori de Karimov. Le président n'appartient pas aux hodja mais sa fille cadette s'est apparentée par mariage à une famille de "descendants de saints".

En Ouzbékistan, aucune opposition solide n'a pu être constituée. Karimov a sévèrement combattu les mouvances de l'islam politique apparues vers la fin des années 1980 et au début des années 1990. La liste des noms de leaders musulmans victimes des répressions contemporaines confirme que nombre d'entre eux sont issus de familles de saints : Umarhon Buzruhonov, ancien *imam-hatib* de la région de Namangan, Bilolhon Rustamov, ancien *imam-hatib* de la mosquée Šeik-Ešon de Namangan ; Dovudhon Artikov, ancien *imam-hatib* de la mosquée Hodža-Amin de Namangan ; Kosimhon Solihonov, ancien imam de la grande mosquée Ataullohon de Namangan ; Obidhon Askarov, ancien imam de Tachkent, et d'autres. Džuma Namangani, ancien leader du Mouvement islamique d'Ouzbékistan, était lui aussi d'origine hodja.

Des "descendants de saints" sont également représentés au sein de l'élite kazakhe, en particulier parmi les leaders de l'opposition : Murat Auezov, chef du mouvement Azamat, ancien Ambassadeur en Chine et ex-président du Comité parlementaire des affaires internationales, ou Muhtar Ablâzov, ex-ministre de l'Industrie et du Commerce, ex-ministre des Finances et l'un des leaders du mouvement "Choix démocratique du Kazakhstan". Au Kazakhstan, les descendants ou prétendus tels de Gengis-Khan, auxquels appartenaient jadis les khans et les sultans, constituent une forme de concurrence aux hodja. Pourtant, ces deux groupes ont perdu le rôle qu'ils jouaient au XIX^e et au début du XX^e siècle²⁴. Malgré le manque de données dont nous disposons, l'élite turkmène regroupe probablement elle aussi des représentants issus des familles de saints. En revanche, seuls les Kirghizes ne comptent pas de "descendants de saints".

Les "descendants de saints" occupent des positions très élevées dans les sphères politiques, économiques et intellectuelles dans presque tous les États de l'Asie centrale contemporaine. Ce sont souvent des idéologues à la tête de partis religieux ou nationalistes ouzbeks, tadjiks ou kazakhs. De manière générale, ils ne mentionnent pas publiquement leur origine noble afin de ne

pas se dissocier de l'unité de la communauté musulmane ou nationale, mais leur identité et les relations liées à leur origine constituent un capital personnel et familial sciemment entretenu et sans cesse valorisé. Leur *habitus*, c'est-à-dire l'aspiration à recevoir une instruction solide, la proximité avec les centres urbains, la capacité de changer facilement de domicile et le privilège de pouvoir enfreindre certaines normes établies ont donné aux "descendants de saints" les meilleures opportunités de départ à l'époque de la modernisation soviétique. De plus, plusieurs types de "descendants de saints" se sont insérés au sein de l'élite soviétique, où régnaient le favoritisme et l'esprit corporatiste. Les traditions d'endogamie et de relations clientélistes ont alors constitué en partie la base de l'élaboration de leurs relations de proximité.

De telles spécificités sociales, culturelles et symboliques apparaissent également au sein d'autres groupes de population en Asie centrale. En outre, plusieurs de ces spécificités sont en train de s'estomper : l'endogamie n'est plus strictement respectée, en particulier dans les grandes villes, l'instruction est devenue accessible à une grande partie de la population, etc. Les "descendants de saints" possèdent cependant plus que les autres et de manière évidente ces qualités et leur combinaison unique, qu'ils ne perdent que très lentement. Certaines questions subsistent cependant : combien de temps encore les "descendants de saints" pourront-ils préserver leur ancien statut ? L'appartenance à cette classe restera-t-elle une condition importante dans le cadre de la formation des élites locales ou bien celles-ci sont-elles appelées à disparaître prochainement, sous l'influence de la modernisation, cette fois-ci canalisée de l'intérieur, de la société centrasiatique, ne serait-ce que par le nationalisme ou le fondamentalisme religieux ?

Sergeï ABACHIN
*Institut d'Ethnologie et d'Anthropologie
de l'Académie des Sciences de Russie (Moscou)*
s-abashin@mail.ru

RÉSUMÉ

Les "descendants de saints" occupent des positions élevées dans les sphères politiques, économiques et intellectuelles dans presque tous les États de l'Asie centrale contemporaine. En adaptant son code de conduite aux critères culturels ambiants et en conférant un sens moderne à son ancienne prédestination, cette ancienne élite religieuse a pu conserver son statut et constituer un élément matriciel des élites nationales soviétiques. Elle a su reconvertir son capital symbolique et social en un nouveau, celui de l'instruction, de la culture et de la politique. Comment l'*habitus* acquis autrefois a-t-il alors aidé les "descendants de saints" à s'adapter à une société en cours de modernisation ? Quelles relations sociales et quels fondements culturels ont permis à cette

élite de préserver ses anciennes positions ? Comment s'est déroulé le processus de transformation de l'identité religieuse en une identité nationale ?

Mots-clés. Asie centrale, Tadjikistan, Ouzbékistan, islam, Prophète, histoire sociale, saints, généalogie, clans.

ABSTRACT

The descendant of Saints in Central Asia : A religious or national elite ?

The "descendants of Saints" hold important position in the political, economical and intellectual circles in nearly all contemporary Central Asian States. By adapting its behaviour to the ambient cultural criteria and by modernizing its former predestination, this former religious elite managed to preserve its status and to become a central element in the Soviet national elites. It managed to change its symbolic and social capital in an educative, cultural and political one. How the habitus has helped the "descendants of saints" to adapt to the society in the process of modernization ? Which social relations and cultural grounds have enabled this elite to preserve its former positions ? How took place the process of conversion of a religious identity into a national one ?

Key-words. Central Asia, Tajikistan, Uzbekistan, Islam, prophet, social history, saints, genealogy, clans.

NOTES

1. Cette multitude de titres reflète une fragmentation des "descendants de saints", qui se divisent en plusieurs groupes, clans et familles ayant différents degrés de noblesse et d'influence. Par exemple, parmi les "saints" turkmènes connus sous le terme d'*ovlád*, les plus honorables sont "hodja", puis "ših" (cheik), "mah-tum" (maksum), "sejit" (sejid) et enfin "ata" (DEMIDOV S. M., *Turkmenskie ovlády [Les généalogies turkmènes]*, Achkhabad, 1976, pp. 14, 38-45). Dans la vallée de Ferghana, les plus nobles sont "toura", viennent ensuite les "išan" puis les "hodja" et les "mahsum". À Khodjent, la gradation est la suivante : "toura", "hodja", "sejid", "mirza" (IŠANKULOV H. G., *Brak i svad'ba u naseleniâ Hodženta v novoe vremâ [Le mariage dans la population de Khodjent à la période contemporaine]*, Douchanbe, 1972, p. 30). Cette gradation populaire s'expliquait souvent par le mariage de représentants de tel ou tel groupe avec la population, ce qui faisait baisser leur degré de sainteté.
2. On ne peut pas déterminer de façon absolument correcte l'appartenance d'un individu aux "descendants de saints" selon ses seuls noms et prénoms. Parfois, dans certaines parties sédentaires de l'Asie centrale, des gens "ordinaires" peuvent porter ces titres, par exemple celui de "khan". Hors des espaces traditionnellement sédentaires, le titre de "khan" se retrouve parfois chez les représentants de la noblesse laïque (chez les Kazakhs ce sont les descendants des Gengiskhanides).

Au Caucase, les gens “ordinaires” se servent de ce titre pour décorer leurs noms. Parfois, on confond le titre de hodja avec celui “hadji”, qui indique la personne ayant fait le pèlerinage à la Mecque. Les titres sus-mentionnés sont souvent employés comme un protège-malheur : Tura-kul (esclave de Tura), Išan-kul (esclave d’išan), Išan-berdy (le don de l’išan), Hodža-nazar (le regard de hodja), Hodža-gueldy (hodja est arrivé), Hodžam-berdy (mon hodja a donné), etc.

3. ABAŠIN S. N., « Burhaniddin-Kylyč : učěnyj, pravitel’, čudotvorec ? O genezise kul’ta svătých v Srednej Azii » [Burhaniddin-Kylyč : savant, homme politique, thaumaturge ? De la genèse du culte des saints en Asie centrale], *Podvižniki islama : kul’t svătých i sufizm v Srednej Azii i na Kavkaze [Les martyrs de l’islam : culte des saints et soufisme en Asie centrale et au Caucase]*, Moscou, 2003, pp. 231-234.
4. GELLNER E., *Usloviâ svodoby. Graždanskoe obšestvo i ego istoričeskie soperniki [Les conditions de la liberté. La société civile et ses rivaux historiques]*, Moscou, 1995, pp. 30-31.
5. Le même phénomène est observable dans d’autres pays musulmans. Ainsi, les rois du Maroc et de Jordanie sont descendants du Prophète Mahomet, ce qui constitue un élément important dans les relations tribales de ces pays, mais aussi un axe autour duquel peut se former une identité nationale moderne ayant intégré un élément religieux. Le Président iranien Sejid Muhammad Hatami, l’ayatolla Sejid Ali Khomeini, chef spirituel de l’Iran, ainsi que son prédécesseur l’imam Khomeini, sont également descendants du Prophète. Ce phénomène est tout à fait compréhensible pour l’Iran chiite, où existe le culte de l’adoration des descendants du Prophète et du calife Ali. Yasser Arafat, leader des Palestiniens, appartient également à cette couche sociale par sa mère. Il faut mentionner enfin la dynastie des Aga-khans, eux aussi descendants de Mahomet, qui sont à la fois chefs de la communauté ismaélienne et élite politique transnationale.
6. OBIYA Ch., « When Faizulla Khojaev Decided to be an Uzbek » in DUDOIGNON S. A., KOMATSU H., *Islam and politics in Russia and Central Asia*, Londres – New-York, Bahrain, Kegan Paul, 2001, pp. 99-118.
7. Beaucoup d’adversaires des Bolcheviks étaient également ressortissants de cette caste : Hal-hodža, célèbre chef des révoltés de Ferghana ; Avliâ-hodža-išan, leader des insurgés de Matča ; Sultan-išan, chef des révoltés de Darvaz ; Agzam-hodža, chef des révoltés de Boukhara ; Nosirhon-tura Kamalhonturaev, Sejid-Nosir Mirdžalilov, Olimhon-tura Šakirhonturaev, tous membres du gouvernement de la République autonome du Turkestan ; Sadriddin Šarifhodžaev, personnalité religieuse, etc.
8. En 1989, le hodja Muhammad-Sodik Muhammad-Yusuf a remplacé le dernier des Babahanov. Au début des années 1990, la Direction spirituelle d’Asie centrale et du Kazakhstan a cessé d’exister mais l’importance des hodja au sein des nouvelles Directions nationales d’Ouzbékistan et du Tadjikistan a été maintenue. En 1993, Muhammad-Sodik Muhammad-Yusuf a été remplacé par le hodja Muhtarhon Abdullaev, à son tour remplacé par le hodja Abdurašid Bahromov. En 1993, au moment où l’opposition tadjike a été défaite et chassée de Douchanbe, le hodja Fathullohon Šarifzada est devenu le leader des musulmans du Tadjikistan. Il a été tué en 1996, et à sa place a été élu un autre hodja, Amonnulohton Negmat-zoda.

9. BUŠKOV V. I., MIKUL'SKI D. V., *Anatomiâ graždanskoj vojny v Tadžikistane (Ètno-social'nye processy i političeskaâ bor'ba, 1992-1996) [Anatomie de la guerre civile au Tadjikistan (Processus ethno-sociaux et lutte politique, 1992-1996)]*, Moscou, 2^e édition, 1997, pp. 106-107.
10. Au milieu des années 1920, lors du recensement dans l'ancien émirat de Boukhara, il y avait 35 000 "descendants de saints", soit 2 % de la population (*Materialy po rajonirovaniû Srednej Azii [Matériaux pour le découpage en districts de l'Asie centrale]*, livre 1, *Territoriâ i naselenie Buhary i Horezma [Le territoire et la population de Boukhara et du Khorezm]*, vol. 1, Tachkent, 1926, pp. 206, 233). Si on applique ce chiffre à l'heure actuelle, cette caste compterait aujourd'hui entre 200 et 300 000 personnes.
11. *Bir avlod qissasi [Histoire d'une famille]*, Tachkent, 2003, p. 157.
12. *Ibid.*, pp. 9-11.
13. *Ibid.*, p. 67-68.
14. *Ibid.*, pp. 137-138.
15. *Ibid.*, p. 136.
16. *Ibid.*, p. 13.
17. *Ibid.*, p. 64.
18. *Ibid.*, p. 65.
19. *Ibid.*, p. 97.
20. *Ibid.*, pp. 99-101.
21. *Ibid.*, pp. 237-238.
22. Sur le titre de "tura", ABAŠIN S. N., « Tura », *Islam na territorii byvšej Rossijskoj imperii. Èncyklopedičeskij slovar' [L'islam sur le territoire de l'ancien empire russe. Dictionnaire encyclopédique]*, vol. 2, Moscou, 1999, pp. 88-89.
23. Un fait similaire existait en Irak, où l'on disait officieusement que Saddam Hussein était le descendant du Prophète. Dans l'État laïque qu'était l'Irak, cette origine noble ne pouvait devenir un élément de l'idéologie officielle mais ces rumeurs étaient soutenues par le pouvoir et considérées comme importantes pour le leader sunnite d'un pays majoritairement shiite.
24. Beaucoup de grands leaders kazakhs appartenaient aux Gengiskhanides, par exemple Alihan Bukejhanov. Certaines personnalités du Turkestan comme Mustafa Čokaev étaient elles aussi issues de cette élite.